

# LES VALISES

Notes pour une mise en scène – Octobre 2020



Photographie : Claude Truong-Ngoc

## Yves Navarre

*Yves Navarre  
L'héritier illégitime  
du théâtre français*

Mettre en scène Yves Navarre, ce n'est rien d'autre que faire le récit de soi. C'est apprendre à parler. À communiquer.

C'est une question de dignité et non de vérité.

Mettre en scène Yves Navarre, ce n'est rien d'autre qu'un récit de soi. C'est apprendre à parler. À communiquer.

Son théâtre est une question de dignité et non de vérité. Prendre rendez-vous avec soi. Avec l'autre. Prendre rendez-vous avec son propre récit. Avec tout ce qui persiste.

Yves Navarre, je le crois aujourd'hui, fit bien plus que s'essayer au théâtre, comme on le lit parfois ici ou là, injustement. "Les Valises" est selon moi, le rendez-vous manqué d'un auteur dramatique majeur de la fin du XXe siècle avec le théâtre de son époque, avec son époque.

Il s'agit du premier texte publié d'Yves Navarre et il se trouve que c'est un texte de théâtre. Au début des années 70, Yves Navarre, en auteur dramatique, s'extrait des heures sombres, des années sombres, celles d'une existence clandestine (vécue clandestinement par l'écrivain).

"Les Valises" est dans sa forme tout au moins, le premier acte d'une pièce qui n'en comporte aucun autre. Mais il n'y a pas ici d'acte unique. Le théâtre de Navarre est un théâtre écrit tout autant qu'il s'écrit. Yves Navarre écrit à voix haute.

C'est un théâtre parlé et qui ne se contente pas de dire.

Le théâtre d'Yves Navarre est la poursuite du récit *navarrien* porté à son point de rupture ("Les Valises" est à considérer d'ailleurs par son auteur comme un chapitre inédit de son roman *Lady Black*).

Élise et Antoine Duperin ont rendez-vous avec leur fils Julien. Ils ont accepté le rendez-vous que Julien leur a donné. Chez lui.

Nous avons rendez-vous avec lui.

## Un théâtre de communication

« Tout mon théâtre est un théâtre de communication. Comme dans la vie, ce qui est le plus important, c'est d'avoir osé se réunir, d'avoir osé se parler, non pas peut-être d'avoir réussi à le faire. » Yves Navarre

Yves Navarre entre au théâtre comme il entre en littérature, de manière *disruptive* (terme publicitaire) et avec fracas.

Il qualifiera d'ailleurs son théâtre de théâtre de communication, dans l'idée de mise en commun.

D'une certaine manière, si l'on ressent ici l'influence des classiques, Navarre se présente avant tout comme leur héritier illégitime.

Toute filiation fait souffrir et fait rire (« souffrir et rire, c'est la même chose » écrit Yves Navarre dans *Chants de tout et de rien*).

Théâtre de communication donc et de transactions (comme dans les travaux du médecin Éric Berne, le père de l'analyse transactionnelle ; ce psychiatre canado-américain meurt en 1970).

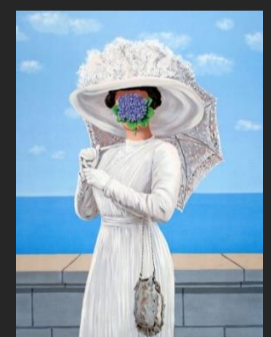
"Les Valises" est un théâtre dans lequel, comme le dit Yves Navarre lui-même, « on assassine les assassins », dans lequel on joue aussi à assassiner les pères du théâtre français, à massacrer les auteurs.

Mais à quoi jouer d'autre au théâtre ? À quoi jouer d'autre dans le lieu commun, lorsque l'on communique, sinon jouer à assassiner les assassins, à tuer les pères ?



Photographie : Yves Navarre et Jean Le Bitoux  
Claude Truong-Ngoc

## Les Valises



René Magritte  
*La Grande Guerre*

Avec

Hélène Arié  
Jean-François Chatillon

Mise en scène  
Bruno Bisaro

Collaboration artistique  
Maud Contrerès

Scénographie  
Maxime Decouard

Musique  
Matthieu Vonin

Éditeur : H & O

Les Productions Bruno Bisaro – Saint-Maur-des-Fossés  
www.brunobisaro.com  
Contact : tel.06-842-839-13 / Courriel : bisaro.diffusion@gmail.com

## Dramaturgie

### LE RÉCIT DE JULIEN

Julien qui aura trente ans, ce 24 septembre 1970 n'est pas au rendez-vous. Il est le personnage absent de ce drame pour trois personnages, quatre personae... dramatis personae d'un *théâtre-fleuve* mais d'autres manquent à l'appel...

Aucun comédien à l'affiche pour créer le rôle de Julien, aucune comédienne pour créer le rôle de Bonne-Maman, la grand-mère paternelle de Julien... Et quid de Socrate, le spectre du meilleur ami d'Antoine, mort sur la table d'opération du grand chirurgien Antoine Duperin ?

Julien Duperin, autrement appelé « Julien Salcon » dans le roman *Lady Black* (publicitaire, poète maudit) pose un lapin à ses deux parents. « Salcon, c'est pour *Yvette*, tous les *Yvette* entendus au lycée Pasteur » écrira plus tard Yves Navarre.

## Dire, c'est déplacer des objets. Dire est un acte que l'on commet. Il est rare que les objets parlent d'eux-mêmes.

### LE RÉCIT DE SOCRATE

Avec "Les Valises", s'entend de nouveau le récit au théâtre.

C'est la réapparition du récit au théâtre après 1968 (le théâtre aussi a son propre récit), après l'occupation du théâtre de l'Odéon par les étudiants contestataires de mai 1968 accueillis par le *contemporain* Jean-Louis Barrault. Le 17 mai 1968, Barrault adresse aux manifestants : « Barrault n'est plus le directeur de ce théâtre, mais un comédien comme les autres. Barrault est mort. »

Le théâtre d'Yves Navarre est la réapparition du récit théâtral après la mort de Socrate (le corrupteur de la jeunesse), après les événements de mai 1968... Cette redécouverte du récit se produit dans un silence de mort, dans un théâtre français décrit aussi peut-être comme une « usine sans âme ».

### LE RÉCIT D'ÉLISE ET D'ANTOINE

Élise et Antoine sont Élise et Antoine dans le récit qu'ils font d'eux-mêmes (et Julien l'absent, Julien l'hospitalier, est cette présence : « Julien est Julien qui écrit »).

Tous deux sont leur propre récit dans la possibilité d'un dialogue avec leur fils qui ne vient pas au rendez-vous, poursuite d'un récit qui existe depuis longtemps, probablement depuis la robe, depuis la robe bleue d'Élise du 15 juin 1939 ou de l'été 1945, depuis la nappe blanche du septième anniversaire de Julien, le 24 septembre 1947, le jour du discours de combat de M. Mac Neil à l'ONU contre l'Union Soviétique, autre théâtre, autre ring, qui accentue la cassure entre l'Est et l'Ouest comme le titrera le journal *Le Monde* ce jour-là, cette année-là et qui perdure dans la possibilité d'un dialogue improbable, en dehors de toute probabilité, en dehors du réel.

Le récit se poursuit depuis le verre brisé de la montre d'Antoine qui n'indique ni l'heure, ni le jour (l'opresseur est un falsificateur de l'histoire) et qui annonce seulement le rouge « d'un crépuscule d'où jaillissent des cris ».

### L'HÉRITAGE DU THÉÂTRE CLASSIQUE

Le théâtre d'Yves Navarre et particulièrement la pièce "Les Valises" est un théâtre d'auteur qui tourne le dos au théâtre de son époque et notamment au théâtre de l'absurde dont les caractéristiques pourraient être l'absence de récit et le refus total de toute communication entre les personnages. Nous sommes les témoins de l'avènement d'un auteur classique : Yves Navarre installe un véritable dialogue avec les auteurs de théâtre du répertoire classique plus qu'avec les auteurs du répertoire contemporain (entrés par la suite au répertoire classique, sans effraction).

Avènement sans consécration. Nous jouons ici son théâtre. Il ne s'agit pas d'un théâtre de recherche.

### UN THÉÂTRE LITTÉRAIRE

Navarre fait un pied de nez monumental aux interprétations métaphysiques de Vladimir et Estragon et du théâtre de Beckett comme il se joue du théâtre réaliste et psychologique et de ses monuments (dans sa référence persistante aux surréalistes – tous ne se sont pas intéressés au théâtre –, dans la vision persistante d'une bouche d'égout, « d'une terre bleue comme une orange » qui s'y déverse, dans les silences mineurs qui jouent avant tout leur propre musique, silences qui persistent et qui cognent) et du théâtre existentialiste.

Dire, c'est déplacer des objets. Rien d'autre. L'objet déplacé, que l'on déplace est ce qui est dit. Dire est un acte que l'on commet.

Les objets font partie du récit comme *dire* ou *taire* font partie du récit. Ils disent. Ils ne parlent pas. Ils font parler le récit. Il est rare que les objets parlent d'eux-mêmes. C'est une loi du marché.

Les actes ne semblent guère inquiéter Yves Navarre, auteur dramatique ; il choisit ici de se situer en apparence, en apparence seulement, dans une quiétude apparente, en dehors de la scène, à une certaine distance critique et il prend soin de laisser au metteur en scène le libre choix de l'action dramatique, dans un dialogue perpétuel avec lui.

### "LES VALISES" LE ROMAN DE LA GAUCHE RÉVOLUTIONNAIRE

La pièce de théâtre "Les Valises" est dans son apparition, dans son surgissement, comme une mise à distance du théâtre dramatique par l'auteur dramatique lui-même comme elle est une mise à distance du théâtre épique (le chœur antique n'est pas au rendez-vous ; ce dernier *plante* nos deux héros tragiques et cette présence-absence plante le décor).

"Les Valises" est une parole c'est-à-dire aussi une éloquence, un éloignement dans l'histoire, d'avec l'histoire.

La parole est aussi un piège, un colis piégé, une épopée sans témoin apparent et le crépuscule prend ici des airs de *Grand soir* sans témoin pour témoigner. Le décor bourgeois est désoccupé.

Le théâtre politique n'aura pas lieu, faute d'occupants. Toujours la même histoire, toujours la même musique.

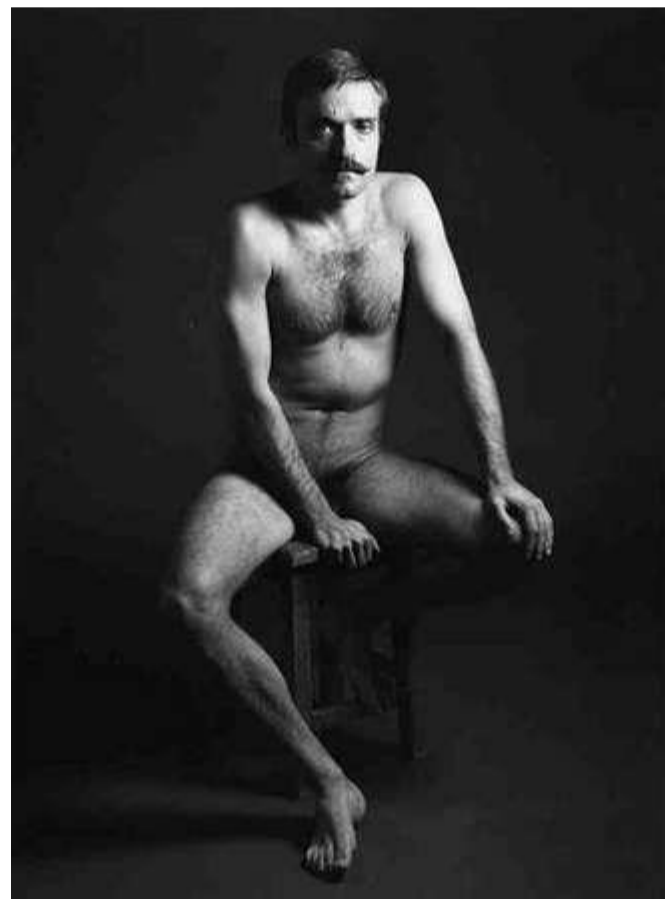
### LE THÉÂTRE DES BLESSURES DE L'ENFANCE

Le théâtre des parents est ici un théâtre de l'enfance. Antoine et Élise sont des enfants. Ils jouent. Ils souffrent, ils rient. Ils saignent. Tentation naturaliste. Ils ont « le cœur qui cogne ». Nous avons tous le cœur qui cogne. C'est notre lieu commun. C'est un théâtre de malheur.

Ils portent des valises, qu'ils ouvrent, puis referment. Leur contenu forme des tas qui s'amoncellent autant qu'ils s'éparpillent. Comme les mots s'amoncellent, s'éparpillent. Le contenu est un contenant.

Un théâtre des blessures apparentes, celles que l'on peine à maquiller. Un théâtre des bobos de l'enfance. Le théâtre d'Yves Navarre est le théâtre mythologique, mythique des blessures de l'enfance.

« On a tous un compte à régler avec nos parents mais on reste tellement attachés qu'on ne le règle jamais et même on le reproduit. C'est surtout le contentieux paternel qui me poursuit. » écrit Yves Navarre à propos de ses pièces de théâtre.



Photographie : Jean-François Bauret (1974)

### LE RÉCIT DU METTEUR EN SCÈNE

Mettre en scène Yves Navarre, c'est entrer dans un univers familial comme nous est familier le théâtre classique que l'on découvre au collège, au lycée, le théâtre des sorties scolaires, le théâtre de Jean Dasté, le théâtre de la Saison-Nouvelle, le théâtre populaire, le théâtre national populaire, comme nous sont familières les pièces de théâtre de Tchekhov...

Est familier ce qui n'existe plus, ce qui est perdu à jamais mais persiste néanmoins dans le récit de l'autre, dans le récit d'un autre que soi. La famille est une sorte d'état littéraire.

Jouer Navarre, c'est entrer dans un univers familial mais comme un enfant illégitime.

Yves Navarre est l'héritier illégitime du théâtre classique.

En cela, il est, je crois, notre contemporain.

Comme nous sommes les contemporains du procès de Socrate, de la disparition de Dionysos (« Dyonis, Dyonisos / Menton pointu / Tu me fais mal » dans *Chant du chapeau oublié*) mais aussi de la disparition du récit apollinien et du tragique (tragique passé inaperçu ou que l'on passe sous silence, qu'aucune parole ne fait plus exister, qui ne nous parle plus et qui ne peut perdurer aujourd'hui que dans ce qui frappe l'imaginaire, dans les coups portés à l'imaginaire ; on frappe au carreau d'une fenêtre qui ne s'ouvre pas, on frappe au volet, bref, on ne se parle pas).



# “Les Valises”

Un théâtre de la contingence.

Le théâtre de Navarre résiste à la tragédie antique, résiste à l'absolu, à la nécessité justement, à ce qui doit être, absolument, nécessairement. Il résiste à la tragédie amoureuse, à la tragédie sociale. Il résiste au poème et quelque part au mentir-vrai, « à cette heure arrêtée au cadran de la montre ».

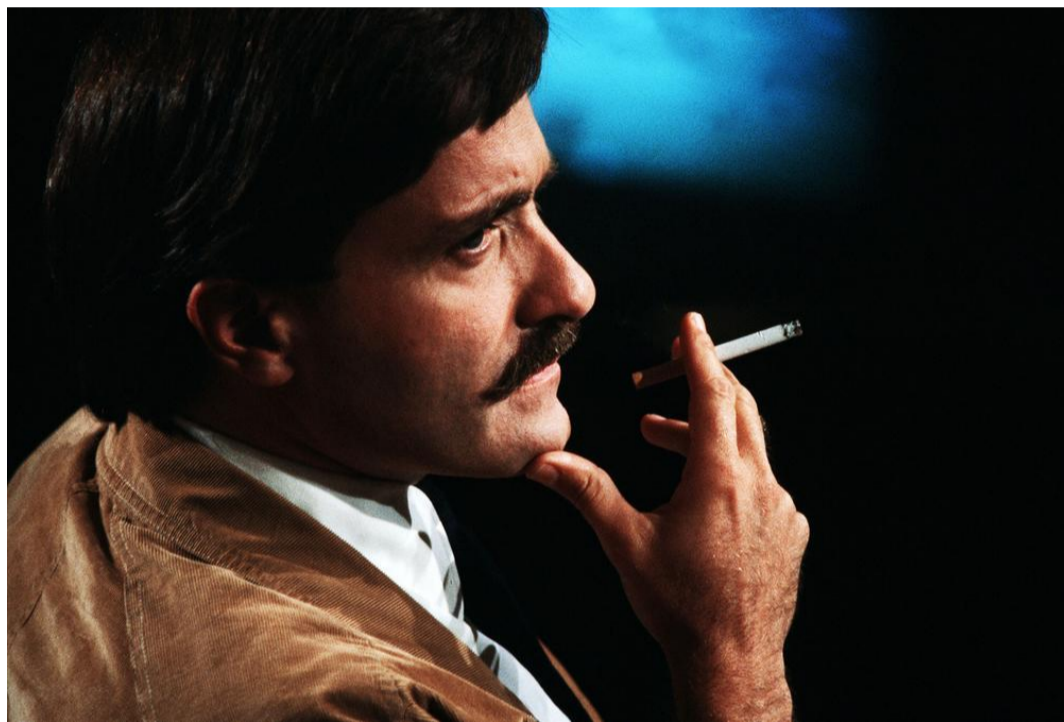
Le récit est ici inachevé et la pièce de théâtre se termine par ces mots : « Nous avons encore tant de choses à nous dire... »

Tout récit est par nature inachevé... C'est un théâtre des possibles, des possibilités, un théâtre de la contingence. De l'arbitraire (ce qui est annoncé n'a pas nécessairement lieu, ce qui est énoncé peut ou non se produire).

Il est possible que Julien honore son rendez-vous finalement et entre en scène (pour *contredire* ce qui est dit, pour dire et contredire à son tour et faire parler).

Il est possible que dans le passé, dans un passé proche ou lointain, Antoine Duperin ait tué son meilleur ami Socrate délibérément... Il est possible aussi qu'il l'ait tué par accident. Sur la table d'opération. Dans la grande salle opératoire de la clinique Duperin. Le jour du septième anniversaire de Julien. « Partir, mourir ». Antoine est fumeur, non-fumeur.

Il est possible qu'Élise tue Antoine au dénouement avec les couteaux indiens de Bonne-Maman, les couteaux du chef indien réchappé d'un massacre, tranchants offerts à l'ancêtre Duperin contre la vie sauve et bijoux de la famille Duperin. Qu'est-ce que cela change, en réalité ?



Photographie : Louis Monier – 1992 – Gamma

## Persistance rétinienne

Les didascalies dans la pièce “Les Valises” signalent la présence d'un auteur qui écrit. L'auteur qui écrit est un corps martyrisé.

C'est un théâtre des possibles et la scène du théâtre pourrait apparaître par moment, les yeux fermés, dans la clarté opaque d'une « persistance rétinienne » (comme dans *Le poème de Mogador*).

Dans l'image inversée de la rétine (qu'aucun cerveau humain ne cherche jamais à redresser ; prendre part à une pièce de théâtre n'a rien d'une activité cérébrale) : un auteur de théâtre écrit à son bureau, à sa table de travail.

Il écrit avant tout pour le théâtre, pour la scène, entre posture et imposture.

Les didascalies dans “Les Valises” sont à la fois des indications à l'attention du metteur en scène et des signalements (elles signalent la présence d'un auteur qui écrit ; l'auteur qui écrit est un corps martyrisé). De même que les comédiens jouent également la pièce de théâtre qui est en train de s'écrire...

**Antoine**

Élise, il a écrit « comme chez vous » !

**Élise**

Vraiment ?

**Antoine**

Non, mais il aurait pu l'écrire.

Tous les rôles sont ici interchangeables ». Yves, Julien. Antoine, Élise... Le dramaturge-romancier comme les comédiens sont tour à tour, auteurs, narrateurs, personnages du drame qui se joue.

« J'ai écrit tout mon théâtre pour tuer quelqu'un que j'aime et qui ne m'aime pas. »

Et au sommet du bureau, dans le pot de confiture d'une marque réputée, vide de confiture justement, vide d'ingrédient, des crayons bien taillés, « des poignards de travail ».

Un bureau, un pot de confiture vide, un cendrier vide. Un rectangle, deux cercles.

Et un poignard, un couteau, un silex. Quelle matière.

Ou absence de matière. Souvenir orange (couleur primaire au théâtre, dans la pub, dans la représentation). Ou souvenir altéré. Comme le vacarme d'un slogan publicitaire. Comme le vacarme d'une signature. Comme le vacarme d'un ballon frappé.

« Bingg », « Croacroa », « Orange », « Be-leu » ...

**BING  
CROA CROA  
ORANGE  
BLEU**

Julien a sept ans. Il surprend les voix de son père et de sa mère depuis les coulisses du théâtre ou depuis sa chambre d'enfant. Julien, adulte, se souvient : « le ton est trop hurlé ou trop mesuré, du début à la fin. »

## Un jeu d'enfant

Mettre en scène Yves Navarre est un jeu d'enfant et tout le problème est là. Le problème : la question, le nœud gordien, la clef (comme il y a toujours une clef dans les pièces de théâtre à intrigues, dans les films à suspens, une clef ou une montre cassée, quelque chose pour s'échapper, pour rompre l'imbroglio). « Il y avait toujours un puzzle inachevé sur cette table de la véranda » écrit Yves Navarre dans *Le cœur qui cogne*.

Julien donne rendez-vous à ses parents mais il ne vient pas. Parce que Julien n'est plus un enfant. C'est un adulte. Il vient d'avoir trente ans. Il a un métier. « Il en vit. » Il est publicitaire, concepteur-rédacteur probablement. Et pour un enfant, cela ne veut rien dire, concepteur-rédacteur...

Maxime me dit soudain : la publicité frappe, elle ne parle pas. Chapeau, Maxime. Maxime, le scénographe apollinien.

La scène du théâtre appartient aux rois, aux reines, aux guerriers, aux servantes, aux bouffons, aux ouvriers, aux médecins (chez Tchekhov, chez Feydeau, chez Molière...) parce qu'un enfant peut parfaitement s'identifier à un roi, à une reine, à un guerrier, à un bouffon, à une servante, à un ouvrier, à un médecin, à un écrivain... Un enfant ne peut pas s'identifier à un publicitaire, à un concepteur-rédacteur, au directeur de création d'une grande agence de publicité parisienne, new-yorkaise. Un enfant peut rêver de devenir médecin, Pasteur ou grand chirurgien, il peut rêver de mains blanches. Pourquoi blanches ? Il peut rêver de mains longues, fines, de doigts alertes, de mains de pianiste ou de chirurgien. Il ne rêve pas de devenir propriétaire, propriétaire d'une clinique. Il peut s'imaginer président de la République, président des États-Unis, comédien mais pas orateur du grand théâtre international des Nations Unies (victime ou non d'une extinction de voix, à l'instar d'Antoine Duperin dans *Lady Black*).

Un concepteur-rédacteur n'est pas un personnage de théâtre. Concepteur-rédacteur, ça ne fait pas rêver. Julien ne vient pas au rendez-vous parce qu'un publicitaire n'a pas sa place au théâtre.

« J'accepte » dit Antoine Duperin. Elle : « Vous n'acceptez pas ».

Les Productions Bruno Bisaro – Saint-Maur-des-Fossés  
 www.brunobisaro.com  
 Contact : tel.06-842-839-13 / Courriel : bisaro.diffusion@gmail.com

## Clarté d'un récit

### LA PISTE DES LARMES

Dans une légende du Moyen-Âge, Julien, de retour de la chasse, après sa conversation avec un cerf, tue ses deux parents par accident (il les tue dans leur sommeil, dans son château, chez lui, dans son propre lit, ignorant que son épouse leur avait offert l'hospitalité). C'est un opéra. Le récit se poursuit (le récit se poursuit ici, dans ces lignes que vous lisez actuellement).

Après la piste des Larmes des indiens Cherokees. Après la piste des Larmes des opprimés de la terre... Après la Libération de Paris, après les années 50, après 1968. Après la construction du mur de Berlin en 1961 et sa destruction en 1989. Après les émeutes de Stonewall dans la nuit du 28 juin 1969... Il se poursuit bien après. Longtemps après... Après la mort de Georges Floyd, le 25 mai 2020 à Minneapolis, après l'évacuation des campements de migrants de la porte de la Chapelle le 7 novembre 2019, ceux de la porte d'Aubervilliers le 28 janvier 2020...

### NOUS AVONS RENDEZ-VOUS AVEC NOTRE PROPRE RÉCIT

Le théâtre d'Yves Navarre est un théâtre de divertissement au sens noble du terme (je ne connais d'ailleurs rien de plus noble que le théâtre qui cherche à nous divertir, un théâtre qui nous divertit est un théâtre qui nous détourne de nous sans nous détourner de nous-mêmes, de notre propre récit). C'est un théâtre dans lequel comme dans les contes, les contes avec morales, on n'assassine finalement que les assassins. On assassine les assassins, on épargne les innocents. On fait justice soi-même. On ne cherche pas, on trouve justesse.

Nous avons rendez-vous avec Yves Navarre, avec un enfant, avec cet enfant en nous, blessé en nous, dans un état de pauvreté, comme dans son théâtre d'Évolène ou de Tipota (Mykonos), comme dans ses *Chants de la maison de Tapioca* :



René Magritte – *Le Fils de l'homme* (1964)

## Nous avons rendez-vous avec nous-mêmes. Avec notre propre récit. Dans la clarté d'un récit. Dans tout ce qui persiste.

Antoine tue Socrate, l'ami d'Antoine, l'ami de la famille, le héros dionysiaque, le fantôme de la famille « qui considérait Jésus-Christ comme un personnage historique et qui osait le dire devant l'aumônier du lycée. » Le récit se poursuit après Jésus-Christ.

Lise crée Élise. Et parfois, Élise ferme les yeux sous les coups d'Antoine comme elle avait fermé les yeux pour l'aumônier. « Une hostie en travers de la gorge. Maman au Banc d'Honneur. », toujours dans *Le cœur qui cogne*. « Élise est une femme amoureuse ». On ferme toujours les yeux sous les coups. Les coups, la peur des coups, Courteline, Feydeau, Molière, le théâtre des pères, tout cela a quelque chose d'obscène.

Obscène comme un chapeau, obscène comme le bonnet d'Élise dans le récit d'un été. Élise et sa robe bleue. Élise, sa « charité chic ». Élise et sa robe bleue déchirée. Élise et son âme de roturière... Élise mariée à un roturier.

“spectateur du fleuve de mon enfance  
 enfant de chœur sans culotte  
 sonneur de cloches  
 mangeur d'hosties  
 croqueur d'abeilles  
 nu  
 sur ma bicyclette  
 je tombe dans un buisson  
 d'orties  
 et je trouve un silex  
 qui me déchire et viole  
 mon genou ce sexe”

Nous avons rendez-vous avec nous-mêmes. Avec notre propre récit. À Paris, à Aubervilliers ou ailleurs.

Dans la clarté d'un récit. Dans tout ce qui persiste.

“Julien penchait son corps, déplaçait les bras, et, s'arc-boutant des pieds, se renversait avec une torsion de la taille, pour avoir plus de force. La grêle cinglait ses mains, la pluie coulait dans son dos, la violence de l'air l'étouffait, il s'arrêta. Alors le bateau fut emporté à la dérive.”

**Gustave Flaubert**  
 La Légende de Saint Julien L'Hospitalier  
 Trois contes





Photographie : Ceci est un pot de confiture Bonne Maman aux abricots

**ELLE.-** Bonne-Maman nous tend un petit paquet enrubanné. Elle prend des précautions oratoires. « Je vous offre l'objet auquel le grand-père de mon mari tenait le plus. » Deux couteaux. Oui, deux couteaux empoisonnés. Mais deux couteaux qui retracent l'histoire de votre famille d'adoption. Les Duperin, chirurgiens de père en fils. Les républiques et les monarchies passent, les Duperin restent. Ils sont fauchés de génération en génération, mais ils ont trouvé la grande planque. Des couteaux. Des couteaux. Tout ça parce qu'un ancêtre est allé se faire la main aux États-Unis au début de l'autre siècle. Il coupe des jambes, il coupe des bras, il recoud les soldats, bref, il se fait la main pour soigner ensuite les bons petits républicaillards français. Mais voyons, racontez l'histoire, beau fumeur. Un jour, en bon chasseur – on ne perd pas ses bonnes habitudes, même en voyage d'études – , il participe à une chasse à l'Indien. Il en tue dix, vingt comme les autres, et finalement traque le plus beau. Au moment de le tuer, il hésite, l'épargne. Et l'Indien, le chef de la tribu, un vrai western, lui offre ses deux couteaux. Ces deux-là mêmes. Bonne-Maman nous les a offerts dans un beau paquet, elle. Elle est morte quelques jours après nous avoir fait ce cadeau.

**LUI.-** Bravo !

*Il écrase sa cigarette.*

**Yves Navarre**  
Les Valises  
Acte I, Scène 11